

Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac

7 | 2016

Nathan Wachtel. Histoire et anthropologie

Traverser le miroir colonial en Nouvelle-Calédonie

Benoit Trépied



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/696>

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

Benoit Trépied, « Traverser le miroir colonial en Nouvelle-Calédonie », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/696>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Traverser le miroir colonial en Nouvelle-Calédonie

Benoît Trépied

1 **M. Benoît TRÉPIED**

Bonjour à tous. Merci beaucoup de l'invitation. Je me sens plutôt dans mes « petits souliers » après l'intervention d'Emmanuel TERRAY à une table présidée par Serge GRUZINSKI avec Romain BERTRAND et Nathan WACHTEL. Vous pouvez m'appeler « petit maïs » si vous le souhaitez, car cela me convient assez bien. C'est l'état dans lequel je me trouve. Je tenterai d'évoquer le champ des recherches sur la Nouvelle-Calédonie. C'est la difficulté et le syndrome « petit maïs », car j'évoquerai des éléments déjà abordés.

2 Puisque j'ai été sollicité pour évoquer mes recherches à l'aune des travaux de Nathan WACHTEL, je souhaiterais rendre hommage à son travail précurseur et pionnier autour d'un principe nous animant toujours près d'un demi-siècle après la publication de *La vision des Vaincus*. Il s'agit précisément de cette tentative de traverser le miroir historiographique, disciplinaire et colonial pour s'intéresser à cette « vision des vaincus ».

3 Autrement dit, il convient de s'intéresser au point de vue de ceux qui ont été les victimes de l'impérialisme colonial européen. Nous ne nous contenterons pas du seul récit européen triomphant de la conquête, mais nous raconterons la conquête du côté des colonisés. Cette idée est maintenant dominante dans le champ des études coloniales, mais elle reste formidable. Comme l'indiquait Romain BERTRAND, le titre de l'ouvrage est toujours aussi lumineux par les questions soulevées sur la vision des vaincus. D'une part, nous retrouvons cet effort de retournement et d'autre part le questionnement sur le fait qu'ils soient ou non des vaincus. Cet aspect soulève une multitude de questions politiques, théoriques et méthodologiques sur lesquelles je reviendrai.

4 À partir du champ des études sur la Nouvelle-Calédonie, je souhaiterais proposer un modeste retour aux sources en me concentrant sur une question de méthode pour savoir comment écrire et appréhender cette vision des vaincus. À partir de quelle

source, devons-nous nous appuyer et quels sont les défis soulevés ? Pour répondre à cette question, nous devons prendre en compte des contextes et des terrains particuliers ainsi que des méthodes et des questions de recherche spécifiques distinctes. À noter qu'il y a probablement deux points aveugles disciplinaires dont il convient de prendre la mesure avant de répondre à cette question. D'une part, une tension est liée à l'histoire et, d'autre part, une tension concerne l'anthropologie. Ces éléments sont probablement maintenant « rebattus et banals ». Néanmoins ces questions sont récurrentes et reviennent vers nous même lorsque nous pensons les avoir résolues.

- 5 En effet, un problème de source se pose en histoire. Les historiens du colonial sont souvent concentrés sur un fait massif qui est à la fois un fait social, politique et historiographique. Autrement dit, les sources les plus accessibles et les plus riches sont irrémédiablement celles des vainqueurs. Au contraire, les voix des victimes assassinées par la conquête sont perdues à jamais pour l'historien. Les voix des survivants ou des dominés sont enfouies ou reléguées dans des lieux ou sur des supports difficiles à atteindre et à travailler.
- 6 L'historien américain Carl JACOBI a écrit un très bel ouvrage *Des Ombres à l'Aube* ayant reçu récemment le prix des Rendez-Vous de l'Histoire de Blois. Carl JACOBI a nommé la violence de l'histoire à laquelle l'historien des situations coloniales et d'autres solutions de forte domination est sans cesse confronté. Il est notamment confronté aux massacres exhumés dans les archives. D'ailleurs, l'ouvrage de Carl JACOBI tourne autour de l'analyse d'un massacre d'Apaches ayant eu lieu en 1871 en Arizona.
- 7 Par conséquent, l'historien est à la fois confronté aux massacres dans les archives, mais également à leurs conséquences historiographiques, c'est-à-dire le silence archivistique des conquis, des dominés, des assassinés et des vaincus. Selon Carl JACOBI, « l'interprétation dominante du passé jouit souvent de son statut non pas en raison de sa valeur historique intrinsèque, mais en raison de la domination sociale de ses avocats ».
- 8 Sur le terrain de la Nouvelle-Calédonie, ce processus est frappant, parce que le champ de l'historiographie a longtemps été l'histoire de la France impériale conquérante et l'histoire des colons héroïques. Cela est d'autant plus le cas que la plupart de ces travaux historiques ont été produits par les descendants des colons vivant actuellement en Nouvelle-Calédonie.
- 9 De cette historiographie, les *Kanaks* colonisés étaient complètement absents ou réduits à de simples « marionnettes », passives victimes « du rouleau compresseur colonial ». Si ce point est particulièrement saillant en Nouvelle-Calédonie comme à certains égards dans l'Arizona décrite par Carl JACOBI, c'est parce que la Calédonie reste un territoire colonial marqué par une colonisation de peuplement qui ne cesse pas.
- 10 Par conséquent, cette histoire centrée sur les colons reste particulièrement présente. D'ailleurs, l'équivalent se produit du côté de l'Australie voisine, car depuis les années 2000 se déroulent les fameuses guerres de l'histoire (*history wars*) entre une histoire tournée vers les colons et une histoire du « brassard noir », une histoire noire du colonialisme.
- 11 Ainsi, il est nécessaire de tenter de lutter contre ce phénomène en essayant de ressusciter les histoires méconnues du passé, ce qui exige de « faire feu de tout bois » en termes de sources. L'idée est de chercher à comprendre la manière dont ceux qui se

trouvent marginalisés dans le cadre de ce récit historique ont tenté d'exprimer leur propre vision du passé sur d'autres supports. Par exemple, dans le cas de *La vision des vaincus*, c'est notamment le cas à travers l'étude du folklore indigène, des chants et des danses. Pour ce qui est de Carl JACOBI, nous retrouvons d'autres supports. Ainsi, cette réflexion invite à dialoguer avec l'anthropologie.

- 12 En effet, j'évoquais les « deux points aveugles » s'agissant de cette question des sources en histoire. En anthropologie, la tension n'est pas depuis longtemps un problème de source, mais un problème d'objets. Les anthropologues spécialisés dans les populations primitives au vu de l'histoire du grand partage disciplinaire travaillent traditionnellement avec les vaincus de l'histoire coloniale. A priori, ils comptent parmi les chercheurs les mieux placés pour travailler notamment sur leur vision de la conquête et de la colonisation.
- 13 Toutefois, les anthropologues ont pendant longtemps exclu leurs objets d'études de cette fameuse histoire coloniale pour en faire plutôt des sujets d'étude intemporels essentialisés. Ce sont des sociétés primitives traditionnelles et exotiques plutôt que des sociétés colonisées.
- 14 Dans le contexte de la Nouvelle-Calédonie, cela est particulièrement vrai dans la tradition ethnologique de la Calédonie fondée par Maurice LEENHARDT. Les ethnologues ont surtout cherché à caractériser l'essence intemporelle de la culture *kanak* et certainement pas l'histoire *kanak* du fait colonial, voire pas d'histoire *kanak*. Ce projet scientifique porté par LEENHARDT n'était pas seulement déterminé par des logiques disciplinaires de l'anthropologie française des années 1920/1930. Il s'agit d'un contexte de la Nouvelle-Calédonie, car cela renvoyait également à l'existence de terrains naturellement appropriés pour ce questionnement que sont les réserves indigènes.
- 15 Puisque les *Kanak* à travers le fait colonial ont été « parqués » dans des réserves desquels ils ne pouvaient pas sortir et situées à la périphérie géographique de la société coloniale, ces réserves indigènes ont longtemps été tenues « pour des conservatoires de la coutume et de la tradition, pour des lieux de préservation de la culture *Kanak* en marge de l'univers colonial et donc pour les lieux privilégiés si ce n'est exclusif de l'enquête ethnographique » selon Michel NAEPELS.
- 16 Dans le contexte de la Nouvelle-Calédonie, ce qui a été déterminant pour tenter de dépasser ces deux tensions du champ de l'histoire et du champ de l'anthropologie, c'est notamment probablement la lecture de Nathan WACHTEL et de Georges BALANDIER, mais c'est également et surtout l'immobilisation politique des *Kanaks* eux-mêmes autour de deux phases importantes. Tout d'abord, en 1946, nous notons l'accession des *Kanaks* à la citoyenneté et l'organisation de mobilisation de partis politiques. Cela s'est reflété de manière frappante dans le travail de Jean GUIART qui était sur le terrain en Calédonie à cette même époque à partir de 1946 à l'Institut français d'Océanie et dont les travaux sur l'ensemble des structures de chefferies de la Nouvelle-Calédonie sont une véritable nouveauté.
- 17 Autrement dit, ce dernier a inscrit ces sociétés dans des dynamiques historiques avec un certain nombre de questions. En tout cas, ce tournant est assez important. Par ailleurs, avec la révolte indépendantiste et la lutte pour la décolonisation des années 1970/1980, les ethnologues ont été contraints de reconsidérer leurs analyses de la vie sociale dans les réserves indigènes dont la dimension historique liée à la colonisation avait été jusqu'alors largement négligée. Je pense notamment aux travaux

- d'Alban Bensa qui a vécu lui-même ce que Pierre Bourdieu nommait « cette révision déchirante de la tradition ethnologique » dans un entretien publié ensemble en 1985.
- 18 Par ailleurs, je souhaitais lire un passage d'Alban Bensa assez révélateur de cette transformation et de cette entrée de la réflexion ethnologique sur les *Kanaks* dans une perspective d'histoire coloniale liée à cette mobilisation politique, puisque les *Kanaks* demandent soudainement la décolonisation en indiquant « nous sommes des colonisés et cela ne nous convient pas ».
- 19 Selon Alban Bensa : « Lorsque l'objet d'étude reste bien sagement dans ces réserves (puisque les *Kanaks* se trouvent dans des réserves), les recherches se développent tranquillement des mythologies à la parenté, des systèmes politiques aux représentations de la personne. Mais, lorsque ces mêmes personnes prennent la parole et s'imposent sur la scène internationale autant physiquement qu'à travers un ensemble de discours, que fait l'ethnologue ? Deux possibilités s'offraient à nous, c'est-à-dire ne rien faire du tout ou bien tenter de tirer parti de mon expérience ethnographique pour comprendre et aider à comprendre ce qui était en train de surgir.
- 20 Dans cette perspective, la montée en puissance de l'affirmation culturelle et politique *kanak* a suscité par contrecoup le développement d'une nouvelle anthropologie contextualisée du monde *kanak* désormais saisie directement dans son rapport historique à la situation coloniale calédonienne ». Alban Bensa a travaillé dans cette perspective tout comme Michel Naepeles, Christine Demmer, Christine Salomon. Toute une série de gens a été formée dans cette nouvelle perspective. D'ailleurs, je pense également m'inscrire dans cette perspective.
- 21 Comprendre le rapport des *Kanaks* à la colonisation et à l'histoire coloniale invite presque naturellement à se pencher sur les travaux des historiens et sur leurs sources. Autrement dit, il convient de commencer à travailler dans les fonds d'archives.
- 22 Cela dit, une fois ce dialogue entre l'anthropologie et l'histoire installé, comment écrivons-nous concrètement cette vision des vaincus en Nouvelle-Calédonie ? Plusieurs éléments sont à garder en tête et notamment par rapport aux travaux de Nathan Wachtel sur la vision des vaincus notamment au Pérou, au Mexique et au Guatemala. Pour moi, trois points sont à souligner. D'une part, l'éloignement temporel est nettement moindre, c'est-à-dire que la conquête (avec les guillemets, les majuscules et les minuscules que vous voulez) est plus récente en Nouvelle-Calédonie globalement dans le Pacifique et en particulier en Nouvelle-Calédonie qu'en Amérique latine. Nous sommes sur l'époque moderne et non au XVI^e siècle, voire dans la seconde moitié du XIX^e siècle dans la région que j'ai étudiée.
- 23 À mon sens, cette différence est notable par rapport aux travaux sur l'époque moderne. Cette différence est intéressante, car cela signifie que nous ne nous pencherons pas sur les mêmes sources. Une inscription mémorielle est particulièrement différente de ces événements, puisqu'en Nouvelle-Calédonie, la conquête s'est inscrite dans des histoires de famille et de généalogie au niveau des grands-parents ou des arrière-grands-parents des interlocuteurs des anthropologues des années 1950/1960/1970, voire même plus récent encore lorsqu'il s'agissait de Leenhardt. En effet, les interlocuteurs parfois directs de Leenhardt ou leurs parents avaient vécu ce moment.
- 24 Ainsi, nous n'avons pas le même type de source indigène pour comprendre le point de vue *kanak*. Cette différence de temporalité me semble déterminante dans le type de

sources auxquelles nous pouvons avoir recours. En effet, nous ne sommes pas du tout dans les mêmes dimensions, car il est question de questionner des gens aujourd'hui sur leurs histoires de famille pour raconter comment leurs aïeux ont vécu, la conquête ayant eu lieu au XVI^e siècle. Je n'ai jamais fait cette expérience, mais je pense que cela est illusoire.

- 25 S'agissant du second point sur le terrain *kanak*, la différence importante avec l'Amérique aztèque et maya réside dans le fait qu'il n'y avait pas d'écrits indigènes avant la colonisation ni immédiatement après. Il faut attendre près d'une cinquantaine d'années après la prise de possession française en 1853 pour avoir les premiers écrits *kanaks*. Au moment de la conquête et les débuts de la colonisation, il n'y a quasiment pas d'écrits indigènes.
- 26 Par conséquent, il faut adopter une autre démarche. À nouveau, ce défi est commun à tous les travaux sur l'Océanie. Mais, nous sommes, par exemple, dans une situation très différente de celle dans laquelle a travaillé Romain BERTRAND pour l'Insulinde où il existe un corpus écrit indigène local. Cela est contemporain des événements si événement il y a, ce qui est un autre sujet.
- 27 Pour penser la vision des vaincus du côté *kanak*, nous avons pensé qu'il n'y avait pas d'écrit. Toutefois, cela est en cours de révision aujourd'hui, puisque dans les derniers travaux de Michel NAEPELS ou d'Alban BENSA il existe une réflexion poussée sur l'usage que nous pouvons tirer des écrits *kanaks* de l'époque coloniale. Ce sont les écrits de tous petits lettrés qui étaient en l'occurrence les pasteurs ou les catéchistes. En effet, de nombreux pasteurs *kanaks* écrivaient à LEENHARDT et lui ont parfois écrit de longues lettres décrivant notamment des guerres. Par ailleurs, des poèmes sont écrits dès les années 1920.
- 28 En effet, nous assistons à un rapprochement de l'anthropologue Alban BENSA, Adrian MUCKLE, grand historien de la Nouvelle-Calédonie et Yvon GOROMOEDO, *Kanak* de la région concernée et expert en langue *Paicî* à travers l'ouvrage *Les Sanglots de l'aigle pêcheur*. Cela démontre fortement tout l'intérêt que nous pouvons avoir à nous pencher sur les écrits *kanaks*. Jusqu'à présent, nous pensions que l'écrit concernait les Européens et l'oral les *Kanaks*.
- 29 D'autre part, je souhaitais souligner que les terrains américains de Nathan WACHTEL, en tout cas dans *La vision des vaincus*, sont vastes, puisqu'il s'agit des empires aztèque, maya et surtout de l'Empire inca. Les dimensions ne sont pas du tout les mêmes en Calédonie, puisqu'il s'agit d'une petite île de 400 kilomètres. Les estimations hautes de la population *kanak* lors de l'arrivée de COOK correspondent à 100 000 habitants. Plus spécifiquement encore, les chercheurs ayant travaillé la vision des vaincus en Nouvelle-Calédonie se sont penchés sur de micro-terrains liés d'une part à la grande diversité linguistique et sociale de cette région. Cela signifie que de quelques vallées à l'autre et à dix kilomètres près, nous ne parlons plus du tout la même langue.
- 30 En tout cas, il existe une perspective micro sur une ou quelques vallées peuplées de quelques centaines ou milliers d'habitants. Si Michel NAEPELS a beaucoup travaillé à Houailou, Christine DEMMER s'est penchée sur Canala. Puis, dans la région de Koné au nord-ouest de la Calédonie, le linguiste Jean-Claude RIVIÈRE, Alban BENSA, l'historien Adrian MUCKLE et moi-même avons travaillé et retravaillé dans des perspectives de revisite ethnographique sur un tout petit terrain. Vous me direz que cela devient un peu une démarche monomaniaque et vous n'aurez pas tort.

- 31 Néanmoins, cela permet de creuser un petit terrain de manière intensive par la linguistique et par la réalisation d'enquêtes de terrain. D'ailleurs, GUIART y était passé dans les années 1950, 1970 et 1980. Pour ma part, je suis arrivé à cet endroit dans les années 2000. Puis, l'historien Adrian MUCKLE a retravaillé de manière incroyablement intense dans une perspective micro-historique toutes les archives militaires, administratives et missionnaires écrites entre la fin du XIX^e et les années 1950 dans cette même région. Cette démarche relève d'une entreprise intellectuelle particulièrement stimulante, car nous avons beaucoup travaillé ensemble. Nous avons donc rassemblé tous ces matériaux dans une perspective de cumulativité, mais également de revisite critique.
- 32 Dans la seconde partie de cet exposé, je vous raconterai les questions soulevées d'un point de vue méthodologique par le fait de se pencher sur la vision des vaincus de la « conquête » dans cette fameuse région de Koné. Nous pouvons raconter cette histoire à partir des sources européennes sur une histoire européocentrée. Ainsi, la France prend possession de la Nouvelle-Calédonie en 1853, mais dans cette région du nord-ouest il n'y a quasiment pas de contact jusqu'à l'évènement clé, à savoir une expédition militaire ayant eu lieu en 1865. En effet, un bateau européen a été attaqué et pillé et ses marins ont été assassinés.
- 33 Par conséquent, une troupe militaire se rendra à cet endroit en 1865 et pendant deux à trois années, il y aura une série de guerres locales qui marqueront véritablement l'entrée de cette zone dans l'emprise militaire puis administrative de la colonie. D'ailleurs, nous avons des sources de ces militaires en particulier d'un géomètre Jules GARNIER puis d'un médecin de marine ayant écrit ces campagnes en détail. Dans ces sources européennes écrites, l'armée identifie un ennemi fort qu'ils appellent *Gondou*. Il s'agit d'un tyran local faisant régner la terreur, ne souhaitant pas se soumettre à la puissance coloniale et dont les ennemis locaux *kanaks* l'accusent d'avoir tué les gens du fameux bateau pour lesquels les militaires sont intervenus.
- 34 Ces sources racontent les campagnes contre *Gondou* se soldant victorieusement par sa mort en 1869 quand la troupe l'assassinera. Puis, l'histoire continue en 1870 avec la nomination d'un grand chef dans cette région qui s'appellera *Gatelia* dans les sources européennes. À partir de ce moment, les sources indiquent que la région est pacifiée, que les éleveurs arriveront au cours de la décennie 1870 en venant du sud et par l'avancée du front pionnier. Puis en 1880 (soit dix ans après la mort du chef *Gondou* selon des sources européennes), l'administration décide de créer un nouveau village pour des colons dans cette région. Les colons s'installent dans ce nouveau village et la spoliation aux frontières augmente. Les *Kanaks* de la région sont refoulés peu à peu vers les hautes montagnes de l'arrière-pays. Enfin, nous créons les réserves indigènes autour de 1900 où nous les enfermons. Simultanément le code de l'indigénat est appliqué et les *Kanaks* sont complètement soumis. Ce sont les grandes étapes du récit européen de cette mini-conquête de Koné.
- 35 Il est intéressant de se pencher sur les récits *kanaks* de cette période, parce que cela a été, d'une part, réalisé par GUIART dans les années 1950 et, d'autre part, par BENSA et RIVIÈRE dans les années 1970/1980 et par moi-même à mon arrivée. Je ne travaillais pas directement sur ce sujet, mais les gens m'en ont parlé et j'ai pris des notes. Que ressort-il de ces récits *kanaks* sur les débuts de la colonisation ?
- 36 En effet, il existe des points de convergence et de divergence sur lesquels je souhaiterais insister. S'agissant des points de convergence, les discours recueillis par

GUIART, BENSA et par moi-même racontent globalement l'arrivée dans cette région de la côte Ouest de deux grands ensembles familiaux. En français local, ce sont deux clans (les *Nadus* et les *Gorotus*) provenant de la côte Est dans un mouvement d'avancée guerrière triomphale dans la région et prenant peu à peu position dans cette vallée en éliminant les anciens occupants dont nous ne retrouvons plus la trace, mis à part dans quelques toponymes isolés et en imposant un pouvoir politique fort dans cette moyenne vallée.

- 37 Les récits *kanaks* racontant ce processus sont associés à des généalogies plaçant ce mouvement avant l'arrivée des Blancs. Il s'agit d'un premier décentrement du regard, car l'histoire ne commence pas en 1865 avec le meurtre du bateau, mais avec un processus antérieur. Un des collaborateurs principaux de BENSA, à savoir Emmanuel NAOUNA, a estimé la période au milieu du XVIII^e siècle en comptant les généalogies. Ces datations sont sujettes à caution, mais ce mouvement semble antérieur à la conquête si nous nous fions à la convergence de ces divers discours. Par conséquent, nous observons un décentrement.
- 38 En outre, le rôle de ces deux groupes sera marqué par un phénomène inhabituel, car ils se trouvent dans des logiques d'intermariage particulièrement répétées génération après génération jusqu'aux années 1950 à 1970, ce qui est assez frappant. Nous retrouvons cet aspect dans les généalogies, alors même que nous retrouvons deux moitiés matrimoniales dans la région concernée. Autrement dit, les membres de l'ensemble A sont censés se marier avec les gens de l'ensemble B. Or ces deux clans font partie du même ensemble « *Dui* » et ne sont pas censés se marier entre eux. Or ils dérogent à cette règle pour asseoir ce pouvoir politique.
- 39 Puis, nous retrouvons des discours discontinus en évoquant la venue de ce fameux « *Gondou* ». En effet, les Français écrivaient « *Gondou* », mais les *Kanaks* parlent de « *Godu* ». Mais, lorsque nous recoupons les sources, nous nous rendons compte qu'il existe probablement un petit rapport entre « *Gondou* » et « *Godu* ». Autrement, il faudrait être un peu aveugle. Les sources *kanakes* racontent que cette personne était également originaire de la côte Ouest et membre des *Gorotus* (l'un des deux clans). Ce dernier réalise la migration vers Koné et s'y installe. Il est adopté dans l'autre clan des *Nadus*. En étant *Gorotu* adopté parmi les *Nadus* et membre des deux familles clés de cette chefferie, il guerroyera pour continuer à étendre le pouvoir de cette chefferie. En résumé, il rencontrera la colonisation.
- 40 Face au contexte de la colonisation de ces tournées de l'armée dans les années 1865/1869, des tensions se nouent à l'intérieur de ces deux clans pour connaître l'attitude la plus stratégique à adopter vis-à-vis de ce que proposent les Blancs. En l'occurrence, il s'agit de la paix coloniale, c'est-à-dire « soumettez-vous et nous vous donnerons la nouvelle entité que nous avons créée, la nouvelle chefferie administrative pour que vous soyez officiellement les chefs du territoire que vous avez conquis et dont le pouvoir repose sur la guerre ».
- 41 D'après les récits *kanaks*, certains dans cet ensemble politique racontent qu'il faut faire l'alliance, mais *Gondou* précisera que cela est hors de question et qu'il est nécessaire de continuer à préserver le pouvoir politique sur la guerre et non l'alliance avec les Blancs. À partir de ce moment, il se produit une scission interne amenant une partie des dignitaires de cette chefferie à fuir « *Godu* » pour se réfugier avec les Français en bord de mer. Puis, avec les militaires, ils décident finalement que la meilleure stratégie

pour ces deux clans est la collaboration avec la France. Ils décident donc de trahir « Godu ».

- 42 Par conséquent, dans les récits *kanaks*, la mort finale de « Godu » n'est pas liée à la témérité de l'armée française. Au contraire, c'est le fait que des gens du même clan guideront l'armée jusqu'à sa demeure sans quoi il serait incapable de s'y retrouver. Les membres de ces clans ont également enlevé ses armes et sont allés voir ses oncles maternels pour demander à ce qu'ils retirent la force vitale qui l'habite. En effet, la force vitale est donnée par les oncles maternels et un certain nombre de rituels ont lieu à cet égard.
- 43 Suite à la mort de « Godu », une nouvelle discussion a lieu entre les membres des clans pour savoir qui sera le titulaire de cette grande chefferie administrative proposée par les Français. Le *Gatelia* qui prendra cet insigne n'est pas le leader de cet ensemble, mais il s'agit d'un cadet. L'idée défendue dans les récits *kanaks* à ce sujet est que, ce faisant, les aînées du clan continueront d'avoir une influence sur lui, mais ils ne se trouvent pas en première ligne face aux Blancs. Par conséquent, ce dernier se retrouvera dans une position d'intermédiaire.
- 44 Pour les Blancs, c'est le grand chef dans tout ce que cela peut comporter de pouvoir absolu, presque monarchique, alors que du côté des deux clans, il s'agit davantage d'un relais, d'un « tampon » sur lequel nous pouvons faire pression. Cette histoire du côté indigène est intéressante, parce que nous pouvons nous demander s'ils se considèrent comme des vaincus. Cela est loin d'être évident, puisqu'il existe une continuité stratégique de la part de ces deux clans pour conquérir un territoire, l'avoir imposé et ensuite avoir saisi l'opportunité de l'alliance.
- 45 Certes, cette opportunité est contrainte, mais il s'agit tout de même d'une opportunité d'alliance avec le pouvoir militaire blanc pour continuer à asseoir leur pouvoir dans un nouveau contexte. Cela m'évoque également ce que Nathan WACHTEL écrivait sur le maintien de structures dans un nouveau contexte et tout ce que cela comporte de déstructurant et de reconfigurant dans le même temps. À partir de ce moment, ces clans vont asseoir leur puissance sur la collaboration avec l'État colonial. Cette attitude nouée en 1870 se répétera au fil des guerres suivantes. Jusqu'aux années 1980 de ce mouvement indépendantiste *kanak*, la plupart des dignitaires de cet ensemble prendront position contre leur dépendance, notamment avec des écrits *kanaks* publiés dans le journal local de certains dignitaires, en indiquant que leurs ancêtres avaient fait alliance avec la France et qu'il était nécessaire de maintenir cette alliance pour les protéger.
- 46 Un autre point est encore plus complexe concernant cette histoire *kanak* de la conquête de Koné. Cela a été évoqué très brièvement par GUIART qui est passé sur toute la Calédonie, mais BENSA a également beaucoup travaillé sur ce sujet. Comme évoqué, deux clans forment cette chefferie. Les *Nadus* et les *Gorotus* s'appuyaient principalement sur des récits des *Gorotus*. Ce n'est pas un hasard si je suis allé travailler à Koné, puisque BENSA était mon directeur de thèse. En revanche, j'ai été accueilli dans une famille du clan *Nadu* par des connaissances personnelles qui n'avaient rien à voir avec BENSA. Je me suis donc retrouvé au cœur de l'institution politique sur laquelle BENSA avait travaillé pour écrire cette histoire de la conquête *kanak* à Koné.
- 47 Or lorsque j'ai présenté les écrits de BENSA racontant cette histoire *kanak* du côté des *Gorotus*, les autres m'ont fait part d'un problème sur deux points. Il s'agissait de détail, mais cela a beaucoup de sens. En cela, l'analyse des sources orales ne peut avoir du sens

qu'en étant contextualisée de manière très fine à l'aune des enjeux contemporains de l'énonciation.

- 48 Comme évoqué, ce guerrier Godu est allé d'est en ouest. Ce *Gorotu* a été adopté par les *Nadus* en allant dans la région de Koné et devenu chef. Les *Gorotus* précisent qu'il a emprunté ce circuit en arrivant à Koné, est devenu chef et a ensuite été adopté par les *Nadus*. S'agissant des *Nadus*, ils disent qu'il n'aurait pu devenir chef s'ils ne l'avaient pas adopté au préalable. Ce terme est un détail, mais cela a soit eu lieu avant ou après. Par conséquent, ils insistaient sur ce détail qui n'avait aucune importance dans l'histoire écrite par BENSÀ. Ce détail était anodin, mais pour eux ce n'était pas le cas. Au final, cela signifiait que tout le prestige de cette chefferie et de ce guerrier ressortait soit sur les *Nadus* ou sur les *Gorotus*.
- 49 S'agissant de ce détail, ce guerrier a-t-il été adopté avant ou après devenir chef de la région ? Nous ne pouvons pas trancher. Par contre, nous pouvons mettre en lumière les enjeux et les stratégies narratives différentes des narrateurs lorsqu'ils évoquent cette question. Par ailleurs, les récits *Gorotus* racontent que le clan des *Gorotus* comme celui des *Nadus* venaient de la côte Est et s'installaient dans la région de Koné. Puis, plus tard à la faveur des guerres de Godu, ils descendent en bord de mer, protégés avec l'armée par les Blancs et remontent enfin dans la région. Or le récit des *Nadus* ne raconte pas du tout cet itinéraire de leur clan allié. Ils précisent que ce clan est originaire du bord de mer et a toujours été situé à cet endroit. Selon eux, ils leur ont demandé de monter avec eux pour s'installer dans la moyenne vallée.
- 50 Ainsi, par rapport à la première version, toute une partie de la migration est extérieure. Il s'agit d'une manière de préciser que ce clan est étranger et la démarche vise également à abaisser sa légitimité. À nouveau, il n'y a pas de moyen en confrontant les sources de trancher en faveur d'une version ou de l'autre. Par contre, nous pouvons souligner des tensions au moment de l'énonciation qui resurgissent et qui évoquent des conflits de pouvoir contemporain.
- 51 Enfin, cette situation invite à disposer d'une double lecture de ces sources *kanaks* orales et à la fois informatives pour tenter de saisir des bribes du passé. Plus nous regroupons ces discours et nous relevons les points de convergence et plus nous pouvons construire des faisceaux de vraisemblance. Mais, cela constitue un double discours, parce qu'une analyse constante de la narration contemporaine et de tous les enjeux soulevés est à effectuer. J'espère que ce petit voyage sur la vision des vaincus à Koné ne vous aura pas trop dépayés. Merci. (*Applaudissements*).

52 **M. Serge GRUZINSKI**

Merci beaucoup de cette communication. Comme vous l'avez tous noté, les quatre communications de manière directe ou indirecte ont tourné autour du premier Nathan qui est celui de *La vision des vaincus*. Cela nous contraint en même temps à cette réflexion que nous avons pu engager ce matin sur l'histoire anthropologique dans le dernier demi-siècle ou presque. Nous pouvons nous interroger sur une question sous-jacente, à savoir le passage de *La vision des vaincus*.

- 53 En effet, nous vous avons rappelé l'importance de ce titre et de cet ouvrage. Cela deviendra beaucoup plus tard *The indian voice* ou *The indian voices* en provenance des États-Unis. J'ai été souvent très exaspéré de constater que les *subaltern studies* avaient piraté *La vision des vaincus* sans jamais le préciser. Cela dit, entre *The indian voices* et *La vision des vaincus*, des différences sont perceptibles. Nous pourrions probablement revenir sur ce point, puisque tu as toi-même terminé sur des *indian voices*. Je parle de la

contestation des travaux des anthropologues par des *Kanaks* eux-mêmes. Je poserai une première question à plusieurs d'entre vous, parce que des personnages sont revenus dans tous ces textes. Ces personnages sont ce que j'appelais autrefois « les passeurs culturels ».

- 54 Autrement dit, il existe des renégats du côté des Philippines et du côté de l'islam. Il existe des « coureurs de bois » du côté de l'Amérique du Nord. Tu as également évoqué les « tampons » et les intermédiaires politiques. Nous ne réalisons pas de conquête coloniale sans collaboration.
- 55 En effet, l'un des grands tabous des études coloniales particulièrement pour les *subaltern studies* porte sur la question des collaborateurs. Les Européens n'ont jamais été capables d'arriver à un endroit sans s'appuyer généralement sur une partie des élites indigènes. Pour Gilles, Romain et Benoît, cette question des intermédiaires est présente dans ce processus tout comme d'autres questions. Je vous laisse répondre et vous pourrez notamment interroger Nathan puisqu'il est présent. Allons aux sources !
-

RÉSUMÉS

Cette présentation examine les enjeux méthodologiques et épistémologiques que suppose une démarche d'enquête centrée sur la frontière coloniale en Nouvelle-Calédonie. Dans cette ancienne colonie de peuplement du Pacifique, une ligne de démarcation très nette a longtemps séparé l'anthropologie (du monde kanak) de l'histoire (des colons européens). Ce partage renvoyait tant aux découpages traditionnels entre disciplines (qu'il s'agisse des objets, des méthodes ou des sources), qu'aux caractéristiques spécifiques de la colonisation de l'archipel - en particulier la ségrégation raciale née du confinement des Kanak dans les « réserves indigènes ». Cette dichotomie sociale, politique et intellectuelle donnait à voir deux mondes clos, séparés et étanches, jusqu'à ce que la mobilisation politique des Kanak indépendantistes ne bouscule ce schéma établi, et n'amène les sciences sociales à réviser leurs paradigmes. Désormais, les entreprises réflexives et historicisées de croisement de l'archive et du terrain ethnographique permettent de questionner ce qui se joue précisément dans les interactions sociales entre colons et colonisés : la frontière coloniale n'y apparaît plus comme un fossé irréductible mais plutôt comme une « zone grise », un miroir colonial ambigu et incertain, fait de rencontres, de circulations, d'échanges et de malentendus.

AUTEUR

BENOIT TRÉPIED

IRIS, CNRS